

région de Montréal, de la Beauce, « d'en bas de Québec », jusque du fond du Saguenay, s'acheminaient vers la terre étrangère des générations vigoureuses que les manufactures américaines allaient happer au passage. Beaucoup partaient avec espoir de retour. Ils clouaient des planches aux fenêtres de leur logis, disposaient de leurs animaux, mais gardaient tout le reste, en attendant de pouvoir venir se réinstaller à demeure chez eux. Et le fait est que, pendant bien des années, il y a eu un mouvement de va-et-vient entre la province de Québec et les États de l'Est. Fatalement, les choses devaient se stabiliser. S'il en est qui sont rentrés au pays, et si un grand nombre des « vieux », qui ont dû continuer à rester ici, tournaient mélancoliquement leurs regards vers la terre natale avec le vague espoir d'y rentrer un jour, fût-ce pour y dormir leur dernier sommeil, des milliers et des milliers d'autres, venus aux États-Unis très jeunes, devaient vite en prendre leur parti, et s'accommoder d'une condition qui leur semblait toute naturelle, n'en ayant jamais connu de différente, et qui leur assurait des avantages directs et tangibles, préférables à tous les hasards de la vie agricole et à toutes les austérités du travail sur les terres neuves. La fécondité de la race contribuait à fixer le problème et à lui donner un aspect permanent. Les naissances en sol américain créaient entre les États-Unis et les fils d'émigrés des liens durables. Et c'est ainsi que dans l'espace de cinquante ans s'est constitué en Nouvelle-Angleterre, grâce à l'apport considérable fourni par les nôtres, un noyau social fort intéressant à observer, et dont l'évolution a exercé et exercera pendant longtemps la sagacité des amateurs de « géographie humaine ». Ce que nos futures destinées, les contingences de l'histoire nous apporteront, beaucoup s'essaient à le dire;